

Chou-dou-wap-wap

François Bilodeau

Volume 30, numéro 5 (179), octobre 1988

Sept notes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, F. (1988). Chou-dou-wap-wap. *Liberté*, 30(5), 33–39.

FRANÇOIS BILODEAU

CHOU-DOU-WAP-WAP

Comme plusieurs de ma génération, j'ai passé ma jeunesse à m'administrer quotidiennement des doses massives de décibels. Mes haut-parleurs et mes tympanes vibraient sans cesse à l'unisson, même et surtout lors des longues soirées d'étude. Non seulement les notes explosives de la radio ou de mes disques venaient couvrir le tumulte familial, mais elles rehaussaient souvent un savoir que l'on m'avait précédemment servi réchauffé dans les salles de cours. Personne, certes, n'aurait l'idée d'exiger des professeurs qu'ils mettent leur matière en musique et qu'ils la chantent; toutefois, combien parmi eux *donnent* vraiment un cours et «engagent en leurs pratiques (...) quelque chose de substantiel qui tient à l'être même de la musique, de la littérature»?¹

*

Ai-je sérieusement besoin de ce que d'aucuns appellent le jazz pour apprécier une pièce de Duke Ellington ou de Miles Davis?

Je rêve du jour où tous deux, et bien d'autres, échapperaient au monde du jazz, où les symphonies de Gustav Mahler

1. André Belleau, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, «Papiers collés», 1986, p. 94.

ne seraient plus l'apanage des mélomanes avertis et où les spécialistes cesseraient de parler comme des catalogues.

Peu me chaut, par exemple, qu'un Gilles Archambault ne jure que par le jazz; d'ailleurs, je ne m'intéresse guère plus à sa collection de disques qu'aux plaques minéralogiques qui tapissent le garage du voisin.

*

Je revois toujours avec plaisir *Amadeus*, le merveilleux film de Milos Forman. Non seulement Mozart y apparaît, pour une fois, humain, mais, par chance, Shaffer et Forman en ont fait un extraverti prodigue de sa personne et de sa musique. Inscrire son nom dans le grand livre de l'Histoire et thésauriser ce qui, du reste, n'appartient à personne, l'intéressent beaucoup moins que de permettre à la musique de circuler librement, voire d'assister, ébahi, à l'épanouissement de la sienne. Quand Salieri s'isole pour jouir d'une partition du héros, celui-ci improvise en public à partir d'une marche que celui-là a composée pour l'Empereur. Salieri scelle un pacte avec le Très-Haut; Mozart s'amuse avec la public.

Je ne suis pas sans savoir que ce Mozart en a affligé plus d'un. Son sans-gêne, ses idioties et ses frasques le faisaient en effet davantage ressembler au bouffon qu'à l'homme de génie. Et sa bêtise était telle qu'il mourait sans se douter un seul instant que Salieri avait tout manigancé. Or, justement, si le compositeur prodige avait été moins soucieux de se répandre dans le monde que de cultiver son âme, s'il s'était un tant soit peu méfié de son collègue, eh bien, c'en était fait du drame et de la grande fête musicale et cinématographique. Sans son aveuglement et sa sottise (qui est aussi la nôtre), Mozart serait à la longue devenu souverainement ennuyeux et prévisible, et nous n'aurions probablement pas autant compati à son agonie. Loin de nuire à l'œuvre, le passage par le burlesque lui donnait un second souffle et un irrésistible esprit d'à-propos, décuplait son ardeur et la libérait de tous les poncifs, comme

des poseurs et entreposeurs que l'on appelle pompeusement des *connaisseurs*.

*

Plusieurs de mes aînés ont idolâtré les grands auteurs de chansons, Brassens, Brel et Ferré. Je n'ai jamais vraiment partagé leur ferveur. Pourtant, le dernier ne m'a pas tout à fait laissé indifférent. J'ai même assisté à un de ses récitals, il y a de cela bien des années. Il était, ce soir-là, monté sur la scène de la Place des Nations avec, pour tout accompagnement, une bande de musique enregistrée. Un homme seul, sa musique et sa voix, reconnaissable entre toutes par sa façon de passer, sans avertir, de la révolte à l'abandon, de la frénésie à la mélancolie, et heureuse contrepartie au sérieux et au révolutionnarisme de l'auteur. Ferré serait d'ailleurs moins poète que je l'écouterais tout autant. Qui sait? S'il était né américain, il aurait peut-être fait une belle concurrence à quelque *crooner* local.

*

«J'aime la chanson actuelle de toute ma faiblesse.» C'est par cette note mi-figue mi-raisin qu'André Belleau concluait un texte publié ici-même en 1966 et repris depuis peu dans *Surprendre les voix*². «L'attendrissement triste ou joyeux, écrivait-il, ça peut devenir le bercement de l'enfance pour adultes.» À cela je me permettrai de répondre que les chansons, du moins celles qui m'ont «bercé» depuis l'adolescence (donc, après 1966), n'invitent pas toutes aux épanchements. Il y a, en chanson comme ailleurs, des auteurs qui manient l'humour et l'ironie avec bonheur. Qu'on pense à tous les titres de Frank Zappa (*My guitar wants to kill your mama*, par exem-

2. «La rue s'allume», *Surprendre les voix*, pp. 59-63.

ple) ou même au succès de Dire Straits, *Money for nothin' (and chicks for free)*, où Mark Knopfler tournait en dérision le rock et son culte de l'image.

Mais ce sont là, je l'admets, des exemples extrêmes. La chanson, avec son train de lieux communs, avait de quoi laisser perplexe un intellectuel de la trempe d'André Belleau. Médium léger et envahissant, elle reste, malgré toutes les tentatives, sans profondeur. Tout s'y joue en surface, pour ainsi dire, un peu comme dans la bande dessinée. L'auteur peut toujours s'y montrer soucieux et préoccupé, le médium, lui, est flottant, mobile, versatile, fuyant et volatil. Que le texte en ait été soigneusement étudié ou qu'elle distille les pires banalités, la chanson est toujours une capsule de plaisance dans laquelle l'auditeur qui la saisit au passage monte avec son bagage présent d'idées et d'émotions; de faible définition, elle serait, pour reprendre une expression de Marshall McLuhan, un médium *froid*. Là comme ailleurs, je ne goûte guère la mièvrerie; cependant la chanson ne serait pas un art sans cette inconsistance intrinsèque qui rend suspectes plusieurs de ses manifestations à des oreilles averties — car ses sollicitations répétées ne viseraient qu'à étourdir et à chloroformer les masses — mais qui en fait du même coup un véhicule quasi universel, un carrefour où auteurs, compositeurs, interprètes et auditeurs s'enivrent ensemble en diluant les aléas de l'existence dans le fluide des mélodies.

Dans ces conditions, je me demande s'il est absolument nécessaire que le parolier se mesure avec la poésie telle qu'elle s'écrit dans les livres. À tant lorgner de ce côté, la chanson ne risque-t-elle pas d'étrangler sous la raideur et de ne trouver preneurs que chez les seuls adorateurs du Verbe? Brassens, le seul chansonnier chez qui André Belleau n'observait pas une «lamentable mollesse et facilité des paroles», m'apparaît personnellement comme un littérateur compassé dont le discours, par trop soigné, ne donne pour ainsi dire que peu de latitude à l'auditeur, tout en flattant, de l'autre côté, ceux qui cherchent à se distinguer à peu de frais. «Notable exception», la chanson de Brassens ne se contenterait pas, elle, de «ber-

cer» son auditoire et posséderait, par le fait même, des vertus supérieures, soit de nous garder en éveil et peut-être — on ne le dit pas aussi clairement — d'encourager l'activité intellectuelle. J'aurais aimé, du reste, qu'on précise les effets qu'elle provoque chez l'auditeur, car lorsqu'on se borne à définir une œuvre comme un objet précieux perdu dans un ensemble jugé assez médiocre, j'ai l'impression que sa seule utilité est alors de confirmer un petit nombre, voire celui qui parle, dans le sentiment de sa différence et de sa hauteur. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas certain que l'on puisse, face à la chanson, se montrer si catégorique et faire impunément la petite bouche, à moins, bien sûr, que l'on ait apporté avec soi quelque chose de mieux pour requinquer les convives. Car la chanson est d'abord et avant tout une invitation à festoyer, et nul n'est besoin que le mélange contienne des vers du meilleur cru, en des occasions où nous sommes tous conviés à boire à même le goulot.

*

Personnellement, en cette matière, je ne suis pas trop difficile et j'admets aisément que les paroles d'une chanson puissent être «molles» et composent même une suite «d'images, de thèmes, de sensibilités dépassés»; à la condition, toutefois, que l'air et la voix m'enivrent. À la limite, il serait même loisible de prétendre que la chanson exige cette «mollesse» ou, pour employer un terme moins péjoratif, une certaine désinvolture à l'égard du langage. Car s'il faut que son texte fasse toujours sens, la chanson est avant tout une forme musicale et, en tant que telle, elle doit susciter des états affectifs immédiats, elle doit *faire impression*; le contenu y est donc soumis à l'expression. Plus on s'y montre soucieux d'expressivité, plus on aura tendance à plier le discours aux seules exigences sonores, quitte, s'il le faut, à faire des accrocs aux protocoles de la langue écrite, à aligner les redites, à évider les mots et à les rendre semblables à des bulles. Frank Zappa, notamment, ne s'en prive pas:

J'ai toujours considéré le langage comme un phénomène particulier, surtout le langage parlé, et je l'aborde d'un point de vue musical. Je crois que les mots peuvent être employés de la même manière que des instruments, comme par exemple une guitare. Normalement, tu joues de la guitare en tirant sur les cordes, en les pliant, en les frottant et ainsi de suite. C'est pareil avec les mots. Je peux prendre un mot et le dire comme on doit le dire ou le dire différemment, avec un sourcil en l'air... Cela veut dire autre chose, même si tu ne changes pas l'aspect du mot.

*

Dans les jours d'été où j'ai rédigé ces notes, j'ai entendu maintes et maintes fois Terence Trent D'Arby chanter à la radio:

*Sign your name across my heart
I want you to be my baby
Sign your name across my heart
I want you to be my lady*

Paroles ô combien banales et mielleuses; rythme langoureux, vaguement latin; synthétiseurs accrocheurs; voix enjôleuse et voluptueuse du chanteur, qui, en plus, grâce à l'enregistrement sur plusieurs pistes, exécute seul les harmonies vocales; et, pour couronner le tout, entonnés en chœur par le même au beau milieu de la chanson, bien sentis, bien détachés et tout à fait dans le ton, une série de *chou-dou-wap-wap* comme il ne s'en fait plus.

Dans un texte nettement sous le seuil de la pauvreté, le chanteur a néanmoins mordu à belles dents. Je suis conquis et, pas plus idiot qu'avant, je me remets à écrire, tout heureux de m'être fait interrompre de si charmante façon.

*

Depuis quatre ou cinq ans, je n'achète plus de disques, ma chaîne stéréophonique sommeille, je me déplace beaucoup moins souvent pour des spectacles et des concerts, je ne consulte plus les critiques et les magazines spécialisés, comme j'ai laissé tomber les émissions que j'animais à temps perdu pour une station communautaire. Je suis toujours aussi sensible à la musique pourtant; mais il est bel et bien fini le temps où, sans cesse envoûté, je lui demandais de me fournir toutes les réponses.

La musique a-t-elle été pour moi une religion? Je ne suis pas loin de le penser aujourd'hui, puisque la ferveur qu'hier encore elle m'inspirait, m'apparaît étrangement semblable à celle dont j'ai naguère fait preuve envers le culte, avant que je ne commence à goûter du bout des lèvres aux futilités de ce monde. C'est dire tout le prix que j'accorde maintenant à la moindre de ses manifestations, à ces instants où elle arrive chez moi à l'improviste pour aérer les lieux, sans plus de cérémonie.